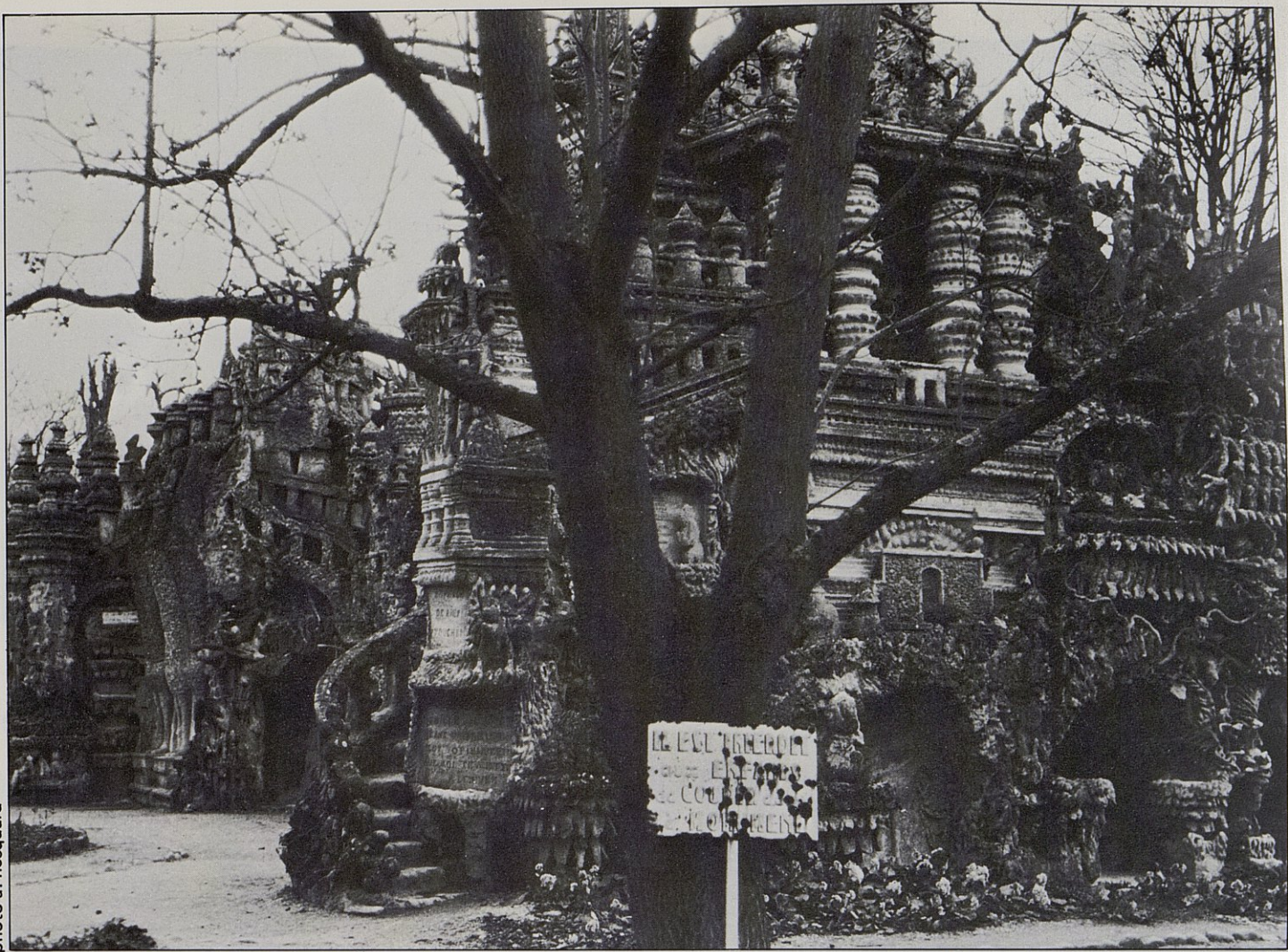


photo a. hecquard



UN FACTEUR NOMMÉ CHEVAL (1) Pas banal, ce nom fait homme de Cheval au registre de l'état-civil. Quand ce paysan d'origine, facteur rural par fonction sociale, s'est épris d'un rêve insondable, inouï, cosmique, jusqu'à le réaliser : à vouloir le bâtir, au vu et au su de tous, tel un Palais Idéal. Quand, au commencement de cette aventure unique, le trajet du facteur emprunte le chemin du scandale : «scandalon», au premier sens de ce mot grec, c'est une pierre qui fait trébucher. Quand ça se passe en 1879, à l'âge de 43 ans, et dure «10.000 journées, 93 mille heures, 33 ans d'épreuves» jusqu'en 1912. Quand la finalité avouée de ce «grand charroi» se devait d'abriter - pour la vie éternelle - la pierre tombale d'un «héros obscur». Quand l'art se crée en dépit de l'art et malgré lui. Quand le scandale depuis, n'a cessé, d'abord pour, et, enfin contre, ce monument aujourd'hui encore en péril.



IMAGES POUR UN PALAIS IMAGINAIRE
du 8 mai au 14 juin 1981
maison de la culture de grenoble

Maison de la Culture de Grenoble
Directeur : Bernard Gilman
Arts Plastiques : Yann Pavie,
Alain Hecquard, Madeleine Baudin,
Imprimerie Maison de la Culture
Grenoble - 1981.
Tirage 2000 exemplaires.

Facteur Cheval : voilà bien l'image du coursier à l'assaut de l'imaginaire, qui bouscule l'histoire et ses traditions, bouleverse l'émotion et emporte la raison. L'image du messager qui ne connaît pas d'interlocuteur. Par excellence, voici la figure mythique (2), le cheval infernal, lanceur de feu, porteur de mort qui arrache les promesses de la vie à ses contraintes, à ses conditions, à ses ténèbres. Ce cheval superbe qui, avant de se concilier l'homme, une fois dompté parce que domptable, se (le) confond dans le dessin ambivalent du Centaure : celui qui scelle à toujours le cavalier à sa monture.

Le Facteur Cheval, donc, «Images pour un palais imaginaire» ; à partir d'une recherche iconographique sans précédent, Claude et Clovis Prévost ainsi que Jean-Pierre Jouve, ont voulu nous faire connaître non seulement les étapes d'un oeuvre originale, la persévérance d'un travail, mais aussi une famille, des visages, des écrits. Pour eux, c'est encore une fois une alarme pour la sauvegarde d'un rare témoignage humain en son genre, qui, inexorablement, se ruine davantage chaque jour, avec l'indifférence cynique de ses propriétaires-rentiers, et les mesquineries surnoises en hostilités d'une localité qui semble-t-il, n'a pas accepté ce «fou du village» sans même chercher à comprendre ce qui se passait là : n'y suffisent pas les visiteurs populaires d'un jour qui se comptent par mille. A raison de 6 F. l'entrée, voire de 7 bientôt, sans exception, faites l'addition ? Il y faut bien l'accueil chaleureux, émouvant et documenté de Madame et Monsieur Rebattet qui ont compris depuis longtemps que cette demeure est «habitée». Ils le font savoir et partager. En passant par Hauterives sur la route de Beaurepaire à Romans.

Yann Pavie

VILLE DE HAUTERIVES
STATIONNEMENT RÉGLEMENTÉ
Vous Souhaite la Bienvenue

*Visitez le Palais Idéal
du Facteur Cheval*

photo y. pavie

(1) Comme quoi les classifications et les concepts qui valorisent l'histoire des genres artistiques apparaissent dénués et inaptes à parler des actes de la recherche artistique. Je tiens à citer ici en référence, ce film d'Elliot Silverstein (1970), cette fresque inoubliable d'«UN HOMME NOMMÉ CHEVAL» : histoire de cet anglais parti sur le Continent du Nouveau Monde, vivre l'épopée des Sioux à en épouser les rites les plus intimes. Il y va de l'homme contraint et forcé, exposé dans l'état de toutes ses passions.

(2) Gilbert Durand, «Les structures anthropologiques de l'imaginaire». Ed. Bordas. G. Durand est professeur titulaire d'anthropologie culturelle et sociale à l'Université de Grenoble et directeur du «Centre de recherche sur l'imaginaire» à Chambéry, au Centre Universitaire de Savoie.



photo y. pavie

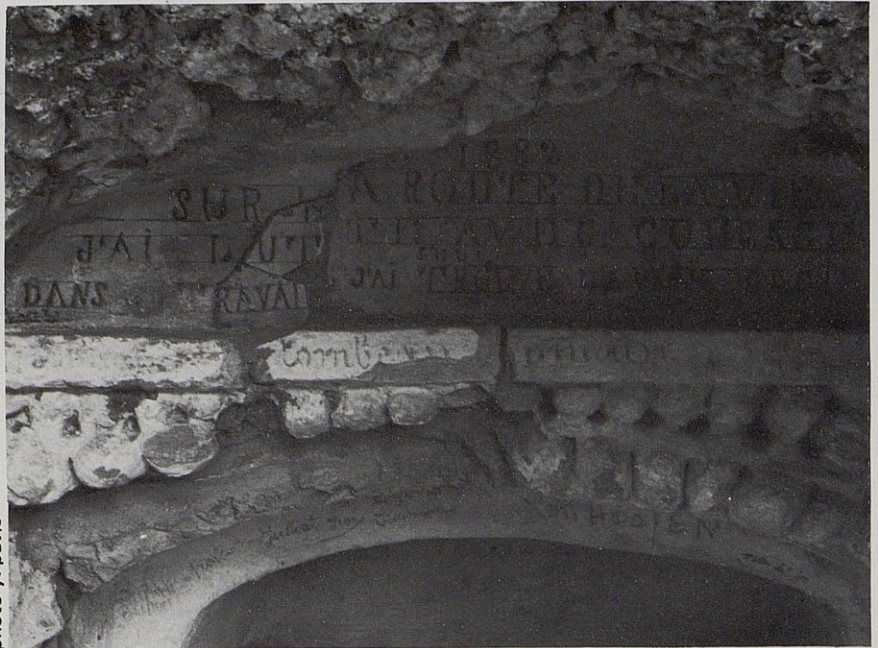


photo y. pavie

Parlons-en, de la Création ! Si le Palais Idéal est une référence tellement exemplaire, c'est qu'il transgresse les conventions du système des Beaux-Arts. C'est difficile à admettre. Si l'on évoque de plus en plus ce mot de - création - c'est pour mieux l'étiqueter à la façon d'un produit sur le mode de l'économie industrielle. Cela rassure. C'est pour mieux masquer les relations qu'entretient un auteur à son travail ; cela dit sa subjectivité, où il y a du subversif, parce qu'il y va d'un engagement solitaire mais forcément social.

Nous ne pouvions en rester au cadre historique, isolé et clos sur lui-même, de l'exemple «Facteur Cheval», mais au contraire, l'ouvrir à quelques initiatives actuelles et contemporaines. Cet art, s'il doit encore se distinguer dans le processus d'échanges et de communications d'une société, c'est qu'il s'agit au fond d'une attitude singulière qui acquiert une aptitude à traiter des formes, des images, des idées, dans une relation sociale que nous ne connaissons pas et qui transforme notre vie. Et ce facteur vital de cette transformation - on a tout lieu de le croire - c'est «quelque part, quelqu'un», un artiste, un auteur, qui n'est peut-être pas encore vu comme un créateur. Le fait est qu'il s'exprime et exprime à sa façon différente. Ce que l'on peut demander à la société, à ses institutions, c'est qu'elles soient avec l'homme et à ses côtés, non pas que l'homme se mette aux pas des institutions. Volontiers, je cède la place et la parole à Martine Doytier, Jean Rosset Boulon, Jean-Louis Bernard et Michel Zachariou, qu'ils exposent eux-mêmes leur rébus personnel dans cet espace particulier de liberté.

Yann Pavie

MARTINE DOYTIER VIT ET TRAVAILLE A NICE

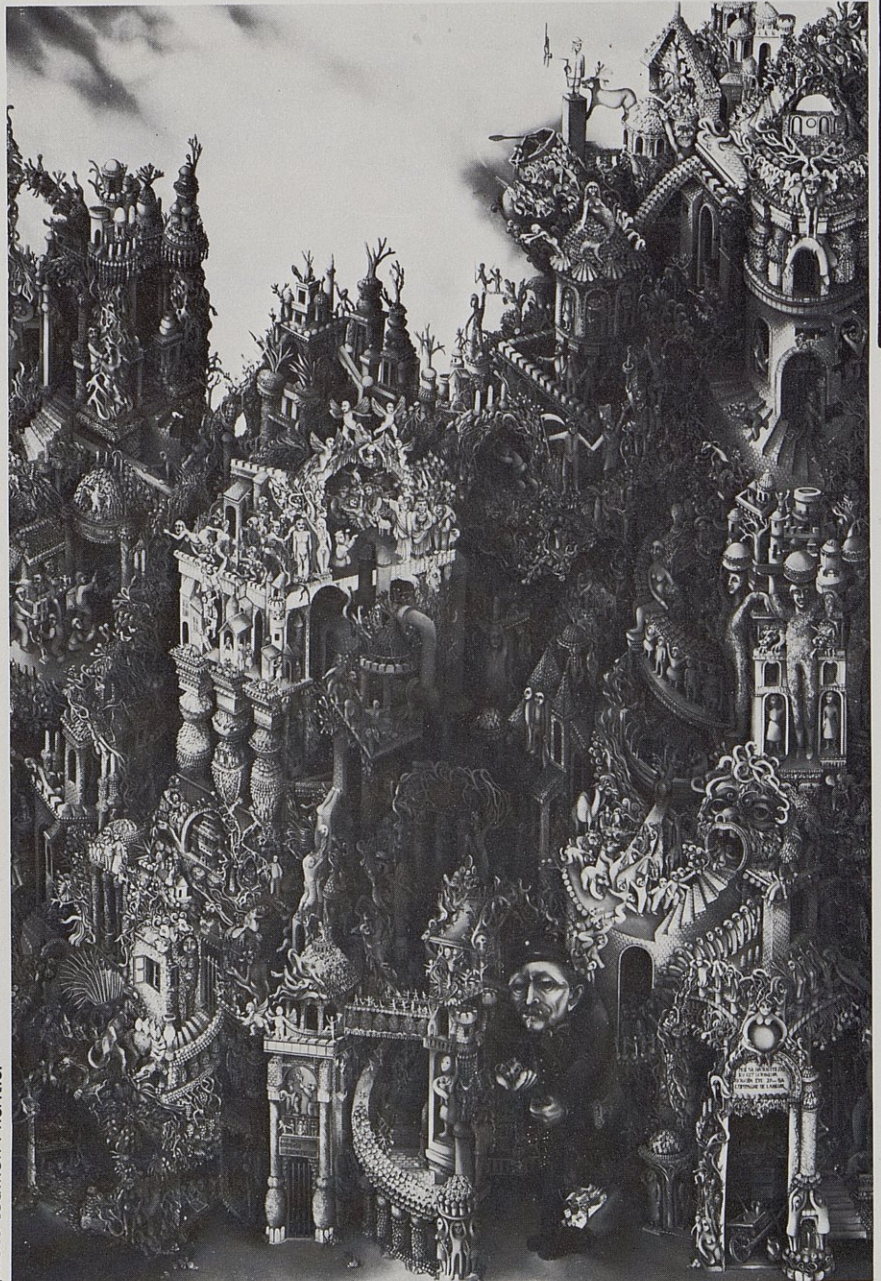


photo touillon-l'héritier



photo a. hecquard

Je sculpte chaque fois que je peux... c'est pour moi une nécessité ; que j'ai ou non du succès n'y change rien. Personne ne m'y a poussé (au contraire...) sinon moi-même. A l'école, quittée à 14 ans, on me disait : «bon en dessin» et en gardant les vaches, il m'arrivait parfois de sculpter des bâtons au couteau, mais après, le temps m'a manqué. J'essaie surtout de travailler en «collaboration» avec la Nature et en utilisant ses formes si riches et si variées, **vivantes** dans tous les sens du terme : Biologiques. J'essaie de faire actuellement de la sculpture sur arbres vivants, en guidant leur croissance (comme l'arboriculteur donne les formes qu'il veut à ses arbres, mais avec une part de hasard qui est celle de la Nature) : expérience que j'appelle pour les différencier : Bio-sculpture - Arboriculture - Agrosculpture. Cela demandera des années et je ne sais pas si j'en aurai la patience !

J'ai également fait des sculptures «Bio-dégradables» ou transformables par les forces de la nature, les insectes, les champignons, etc. que je photographie à certaines époques.

Bien entendu ces expériences ne donnent pas des résultats exploitables commercialement et cela m'est égal.

C'est la lutte pour vivre et faire - on a à peine le temps d'être !

sculpture pour le centre social de la bajatière - av. jean-perrot - grenoble ▶



photo Y. pavie

— **Martine, chacun de tes tableaux apparaît comme une aventure dans laquelle tu t'est volontairement engagée après avoir mûrement réfléchi. As-tu un problème d'inspiration, de choix ?**

Martine Doytier - Non pas du tous. En réalité la peinture ce n'est pas quelque chose que je fais parce qu'il faut faire un tableau, pour prouver que je suis peintre, pour accéder à ce statut ou pour exister face aux gens que je rencontre. Pour moi, c'est quelque chose qui fait partie intégrante de ma vie, comme manger, dormir, respirer, et je serais incapable de faire autre chose. Je pense que je ne remettrais pas la peinture en question un jour, ou alors c'est que je deviendrais totalement tranquille, sereine.

- **Comment se déroule la réalisation d'un tableau ?**

Martine Doytier - Il y a toujours une période où je ne peins pas, où je ne fais que m'alimenter, me nourrir de tout ce que je vois, de tout ce que je vis. Mais c'est presque une provocation du monde extérieur, l'on m'y oblige. Cela peut durer plusieurs mois. C'est peut-être la période la plus importante. Puis il y a le moment, et je n'ai pas toujours l'impression d'y être pour quelque chose, où je me retrouve nez à nez avec le besoin de prendre mes pinceaux. J'entre dans la toile

A partir de ce moment j'entre dans la toile, en commençant toujours par peindre un oeil. J'avance lentement, je m'obstine sur des détails, car pour moi c'est quelque chose d'essentiel. Puis, parfois après plusieurs mois de travail, il se passe une sorte de déclic. Et soudain je comprends pourquoi je suis là depuis six mois. Je sais alors exactement où je vais. Et quelque part je suis contente car je me connais un peu mieux moi-même ; je sais pourquoi j'ai fait ce parcours, j'en entrevois le but.

- **Tu veux dire que tu découvres ton tableau en le faisant ?**

Martine Doytier - Oui et non. Car je sais que j'ai tout en moi quand je commence. Je sais tout ce qui va s'y passer, je connais parfaitement le récit de l'histoire, mais ce «déclic» est important car, à partir de ce moment, je sais pourquoi j'ai fait ça, pourquoi je me suis obstinée.

- **Tu as dit que les détails étaient quelque chose d'essentiel pour toi ?**

Martine Doytier - Oui, car lorsque je peins un tout petit détail, comme cette main d'un centimètre carré, c'est comme si j'écrivais un paragraphe de roman. Personne ne le voit, personne ne s'en rend compte, mais cela existe. C'est peut-être ça ma force.

- **Je pense que la toile sur le facteur Cheval illustre parfaitement ce besoin de précision ?**

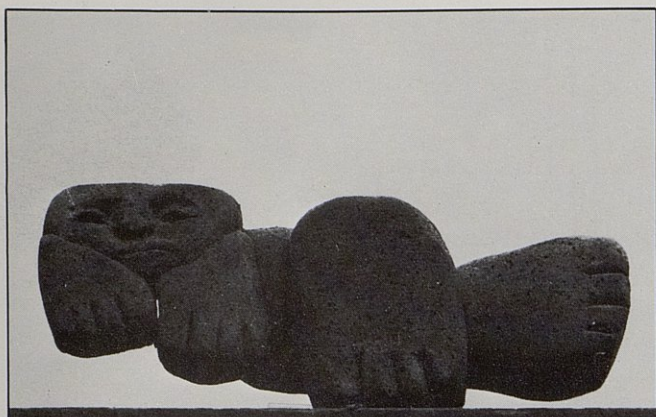
Martine Doytier - Tu sais, il y a une partie du palais du facteur Cheval qui est bourrée de détails, qui fourmille de personnages, d'objets de toutes sortes. Quand j'ai vu le palais pour la première fois, c'est ce qui m'a le plus frappée. Puis un jour, je me suis aperçue, en lisant une chronologie, que c'était la partie par laquelle Cheval avait commencé.

Il était fou, il était excité, il avait envie de tout dire, de tout raconter, il n'y a aucune autre architecture que celle du délire. Ensuite le palais est beaucoup plus structuré, il avait organisé son travail, alors qu'au départ c'était une pulsion tellement forte que l'on sent qu'il ne pouvait faire autrement que de faire un chef-d'oeuvre. Pour moi Cheval est un exemple extraordinaire, fabuleux, et la toile que j'ai faite sur le palais idéal ne pouvait être autre chose que ce qu'elle est. Il fallait qu'elle dépasse les limites des choses normales.

- **Y-a-t-il des gens qui t'on dit, après avoir vu tes tableaux, avoir eu envie de peindre ?**

Martine Doytier - Non, je ne pense pas. Mais il m'est arrivé une aventure plus étrange que ça. Un jour, la directrice d'un magazine de mode américain voit un de mes tableaux qui s'intitulait «La marchande de poissons», et qui se trouvait dans une collection particulière. Elle a essayé par tous les moyens de l'acheter mais elle n'y est pas parvenue. Elle est retournée aux Etats-Unis, furieuse, et j'ai appris quelques mois plus tard qu'elle avait quitté sa place et ouvert une poissonnerie à New-York ! C'est pire que de devenir peintre, non ?

MICHEL ZACHARIOU NÉ A PARIS EN 1942 VIT ET TRAVAILLE A CATUS (LOT)



photos zachariou

JEAN-LOUIS BERNARD NÉ EN 1943 VIT ET TRAVAILLE PRES DE THEYS (ISERE)

Jean-Louis Bernard - Né en 1943 - ma famille, ma maison, mon atelier sont dans la montagne, au-dessus de Grenoble. C'est un bon endroit pour travailler. J'ai aussi un travail à Grenoble - là, j'y ai un salaire.

Le texte qui suit n'est pas un commentaire de mon travail, mais plutôt l'essai d'élucidation des traces et des exigences qu'il laisse en moi.

Les Reliquaires

Les formes qui apparaissent ne sont pas des formes que j'ai voulues. Mon travail à moi, c'est épuisement du vide entre les formes, c'est gratter le bois jusqu'à l'os, écarter, fouiller. Je me rassure en cachant au fond du reliquaire une relique, comme un but à atteindre. Mais je sais tellement et de plus en plus que ce n'est qu'un leurre : ce mystère de nous que je cherche est inatteignable, je le cherche, et je continuerai, et peut-être il me brûlera. Il ne m'appartient pas, il me tient.

Il reste le reliquaire, trace d'un travail qui, à chaque fois, renvoie peut-être vers un peu plus de solitude. Et sans doute, il faut qu'il en soit ainsi, et que chaque coup de maillet, chaque attaque de la gouge me mette en lambeaux, me vide de mes certitudes, me mène là où je ne veux pas aller. Et c'est pourquoi je me méfie de la séduction du bois, de la séduction de mon propre regard : obliger mes mains à travailler, sans poser de questions inutiles, m'obliger à être sans projet, m'obliger à une discipline.

Et j'aime que le bleu casse la beauté de la veine du bois pour avaler toute la lumière, la concentrer, et la cacher tout au fond du labyrinthe.

Photo J.-L. Bernard

